

La bosse de Chez-le-Maître (Conte inédit) – FAVJ du 2 décembre 1959 –

Il était une fois un homme des plus savants et charitables qu'on appelait « Le Maître » et qui demeurait au hameau de ce nom.

Venu on ne sait d'où, il vivait de l'enseignement des sciences, des sages conseils qu'il donnait et de mille services rendus à droite et à gauche.

C'était un personnage de haute taille et de fort belle prestance. En dépit de ce que vous pensez, il ne portait pas de barbe, mais avait les cheveux bruns foncés, le nez aquilin et un regard vague que le bleu clair de ses yeux rendait très doux.

Il connaissait les astres et les pays lointains. Rien ne le séduisait plus que les mathématiques et les poètes grecs. Habile à soigner les maux des hommes et du bétail, il se sentait en outre attiré par la musique, les fleurs, le latin et une foule d'autres choses.

De toute la Vallée de Joux, des adolescents et non moins d'adultes venaient suivre chez lui des cours d'écriture, de calcul ou de sciences naturelles. Chacun le rétribuait selon sa bourse.

Quel étrange local que celui où Le Maître donnait ses leçons ! Imaginez une espèce d'atelier dont on aurait voulu faire un musée, une bibliothèque et un laboratoire tout à la fois. Au milieu de la pièce : une grande table ovale entourée de sièges rustiques, tous semblables, et sur cette table, toujours bien centré, un authentique crâne humain, symbole de l'entendement... Le soleil jouait avec des flacons et des ustensiles bizarres sur des établis disposés devant chaque fenêtre. Contre les murs blanchis, des étagères ployaient sous le poids de livres, manuscrits, de collections de minéraux rares et d'animaux empaillés. Enfin près de la cheminée, on ne pouvait manquer de remarquer un panneau de sapin du Risoud dans lequel était gravée la devise que voici :

*La Dent-de-Vaulion préfère
La sagesse à la mondanité.*

Pour instruire, Le Maître, toujours vêtu d'une blouse verte, prenait place à la table ovale, à côté de ses élèves.

- Efforçons-nous de voir plus loin que le Mont-Tendre, avait-il coutume de dire en guise d'introduction à ses exposés.

On l'écoutait attentivement et retirait grand profit de son érudition, car il avait le don de la pédagogie.

Il n'était pas rare que quelque personne dans la détresse vint frapper à la porte de la classe pour solliciter l'aide immédiate du savant. Celui-ci s'empressait de secourir le visiteur, soit par des avis éclairés, soit en l'accompagnant séance tenante sur les lieux où son concours était attendu.

On consultait Le Maître au sujet de problèmes difficiles de la vie pratique ou spirituelle et les préceptes du noble conseiller se révélaient d'une étonnante justesse.

Mais l'activité du grand homme ne se bornait pas à cela. Dans son logis où il vivait en célibataire, quand il n'enseignait pas, il s'adonnait à des recherches scientifiques, pratiquant de nombreuses expériences de physique et de chimie au moyen d'appareils et d'ustensiles de son invention. On a lu que cet intellectuel était imberbe ; en réalité, il s'épilait chaque matin à l'aide d'un onguent préparé par lui-même. Avez-vous déjà dégusté le fameux élixir « Risoud » ? Ce nectar insurpassable est né dans les cornues du Maître, de même que quantité d'excellents remèdes. De mémoire de loup, jamais la gent animale des bois n'avait goûté à boulettes mieux empoisonnées que celles que confectionnait notre alchimiste ; si les renards, les rats et autres bêtes nuisibles avaient vécu deux fois, ils auraient pu nous en dire quelque chose ! En revanche, les prés traités aux engrais chimiques de l'industriel érudit produisaient double récolte. Enfin, on ne saurait passer sous silence la fameuse boussole à détecter les morilles, petite merveille d'ingéniosité qui fit la joie et la richesse de certains garde-forestiers.

* * *

L'œuvre éducative et créatrice du Maître était déjà bien avancée quand la disette vint affliger le pays. La Vallée en fut durement frappée. Le pain ne tarda pas à manquer.

L'homme de génie, qui avait alors un grand âge, fut aussitôt prié de chercher une solution à cette calamité. Pris de compassion, il se mit à l'instant au travail. Il décupla ses expériences et fit d'interminables calculs. Jour et nuit, il chercha la formule d'une nourriture succédanée afin de sauver ses semblables.

De longues semaines d'attente et d'angoisse s'écoulèrent. Le savant ne quittait plus son laboratoire.

Pendant ce temps la famine progressait et commençait à faire des victimes.

Puis, un beau soir, après cinquante jours d'effort cérébral, Ô ! Miracle ! Le Maître sortit enfin de chez lui, courut par le hameau en criant qu'il avait réussi à convertir de la terre en pain. Il envoya des messagers répandre la bonne nouvelle dans la contrée, demandant qu'on lui apportât de l'humus pour en faire le précieux aliment.

Les affamés ne se le firent pas dire deux fois et dès le lendemain, des troupes de Combiens venus de toutes parts munis de sacs et de paniers remplis de terre, accoururent chez le chimiste-boulangier. Infatigable, celui-ci renouvela son opération à longueur de journée pendant plusieurs mois. Chacun s'en retournait de chez le Maître avait autant de livres de pain qu'il avait fourni de terre.

Inutile de dire que ce ravitaillement inespéré valut à son dispensateur la juste réputation d'un grand bienfaiteur.

Pour les nécessiteux, il poursuivit sa production du « pain de terre » au-delà des temps de pénurie, jusqu'à son dernier souffle.

Vénééré et aimé de tous, il mourut à l'âge insolite de cent sept ans, emportant avec lui le secret de ses produits et de sa longue vie.

Ce fut un grand deuil pour les Combiens.

Suivant son désir, l'illustre trépassé fut enseveli dans un champ, à soixante pas derrière sa maison. Une foule immense assista à l'enterrement. La pierre tombale que Le Maître s'était sculptée fut mise en place. Ni nom ni date n'y figuraient, mais on pouvait y lire cette ultime recommandation :

*Autant en emporte l'Orbe
Néanmoins,
N'obligeons pas cette rivière
A changer de nom.*

Chacun défila sur la tombe et y versa quelques kilos de terre apportée à cet effet, selon les derniers vœux du défunt.

Cet acte entra dans les mœurs. Aux anniversaires de la mort du sage, de multiples processions de Combiens se rendirent sur son tombeau pour honorer sa mémoire et y déposer de l'humus, tant et si bien que l'endroit prit bientôt la forme d'un monticule.

Pendant plus d'un siècle, la Bosse de Chez-le-Maître fut lieu de pèlerinage et son volume augmenta tous les ans. Spectacle grandiose et émouvant que ces processions ! Dès l'aube de ces jours-là, on pouvait voir sur les routes du vallon des délégués de chaque famille : hommes, femmes, vieillards ou enfants, parés de leurs plus beaux habits, s'acheminer, les uns en char, les autres à pied ou à cheval, vers le hameau de Chez-le-Maître. Avec leurs charges de terre, ils faisaient penser à des fugitifs. La Bosse ressemblait alors à une fourmilière gigantesque, noire de monde et grouillante d'activité.

Puis les temps évoluèrent.

La famine se fit plus rare. Le bien-être de la population alla en s'affirmant et la gratitude s'amenuisa. Tels sont les humains ! Les pèlerins de la Bosse furent de moins en moins nombreux.

Un beau jour l'éminent savant fut oublié et le mamelon qui recouvre ses restes cessa de croître.

Erigée par enthousiasme, la Bosse de Chez-le-Maître serait sans doute beaucoup plus haute si les hommes n'étaient point devenus si indifférents !

Dazur Lavallée.